

UNE POESIE D'EXIL

Gilles Marcotte

L E LECTEUR FRANÇAIS n'éprouvera généralement, devant la poésie canadienne-française d'aujourd'hui, aucune impression de dépaysement. Il peut lire un recueil d'Anne Hébert, par exemple, ou d'Alain Grandbois, sans même soupçonner qu'il a paru outre-Atlantique, c'est-à-dire dans un climat physique et spirituel fort différent du sien. Entre la poésie qui s'écrit à Paris et celle qui s'écrit à Montréal, il n'existe assurément pas de cloison étanche. Les mêmes influences littéraires s'y retrouvent, et si l'on peut définir, quant à la France, une aventure poétique commune, cette aventure est partagée par les poètes du Canada français.

On peut donc se demander s'il est permis—et si oui, dans quel sens—de parler d'une poésie canadienne-française. Au début du siècle, encore, plusieurs de nos poètes se distinguaient aisément: par un bric-à-brac de thèmes patriotiques et régionalistes, insérés avec plus ou moins de bonheur dans des formes passe-partout. Ces signes tout extérieurs sont aujourd'hui révoqués, et l'on convient qu'avec Saint-Denys Garneau la poésie canadienne-française s'est résolument tournée vers l'homme, vers l'universel. De là à dire qu'elle n'a plus rien de canadien, il n'y a qu'un pas. Mais, pour le faire, il faudrait ignorer les liens très étroits que gardent entre elles les oeuvres les plus significatives d'aujourd'hui; entre elles, et avec ce qu'avait donné de plus vrai la poésie canadienne-française du siècle précédent. Notre poésie n'est plus enfermée dans ses frontières; mais cette liberté même qu'elle a conquise l'a conduite à explorer avec plus de conscience et de rigueur un paysage spirituel qui lui appartient en

propre. En ce sens, elle révèle, au-delà des différences de formes et de filiations littéraires, une très profonde unité. Dans la mesure même où elle échappe aux facilités du pittoresque local, la poésie canadienne-française rejoint une interrogation fondamentale, qui est celle de son enracinement, de sa réussite humaine dans un *lieu donné*.

CETTE INTERROGATION, on l'entend déjà chez l'ancêtre Crémazie, qui écrivait, aux environs de 1850, des poèmes effroyablement lourds, enchifrenés, soumis à des influences étouffantes. Mais les vers de sa *Promenade de trois morts*, si maladroits soient-ils, disent avec sincérité une difficulté de vivre, qu'on aurait trop vite expliquée par le tempérament personnel et quelques circonstances pénibles. La première voix poétique qui s'élève au Canada parle de la mort; de la mort, non pas comme un repos, une paix, un au-delà, mais de celle qui pourrit de l'intérieur tout espoir d'enracinement. Une interdiction de vivre ice. Le témoignage de Crémazie, d'ailleurs, sera bientôt corroboré. Son contemporain Alfred Garneau avoue la même hantise des cimetières, la même désaffection à l'égard de l'existence. Quelques années plus tard, Albert Lozeau:

Je sens en moi grandir une âme d'étranger.

Quand la poésie de cette époque renonce à ses alibis patriotiques, sentimentaux ou religieux, c'est cela qui reste: un sentiment d'étrangeté à la vie, d'exil radical. Ses paroles les plus justes sont paroles d'effroi, de regret, de désespoir, et elle s'abandonne, sous divers prétextes de fiction littéraire, à d'étranges malédictions.

On peut s'en étonner; voire, s'en scandaliser. Il ne semble pas normal que les premiers chants d'un peuple jeune, réputé jovial et sain, engagé dans une rude aventure de survivance, soient autres qu'héroïques. Mais c'est là se faire une idée un peu simple de la réalité canadienne-française. Nos premiers poètes n'avaient rien de primitifs; c'étaient des Européens déracinés. Par toute leur culture, par les fibres essentielles de leur être moral, ils continuaient d'appartenir à la France. Ils n'étaient plus totalement français, pourtant. Un autre style de vie, d'autres appartenances, un autre sol les requéraient. Un autre "paysage", qu'ils n'avaient pas encore

reconnu, et dans lequel ils ne s'étaient pas encore reconnus. Le Canada ne pouvait être, pour ces poètes, un lieu humain parfaitement *suffisant*. Faire un pays, ce n'est pas seulement défricher, bâtir des villes, édicter des lois, c'est aussi—et surtout—réinventer l'homme, dans un réseau de coordonnées nouvelles. L'Américain n'y est pas encore arrivé: Alfred Kazin a pu parler dans son récent essai sur les lettres américaines, d'une "impression de dépaysement ressentie sur notre propre sol". Si l'Américain souffre, aujourd'hui, d'un tel dépaysement, qu'en sera-t-il du Canadien français, affronté à la même tâche d'humanisation, mais replié sur lui-même, isolé en Amérique par sa langue même, privé des secours qu'offrent le nombre et la richesse à ses voisins du sud?

Et comment, dès lors, s'étonner que notre poésie s'interroge, avec une constance et une angoisse toutes particulières, sur sa condition d'exil?

NON PAS qu'elle en évoque fréquemment la figure extérieure, qu'elle se retourne avec nostalgie vers ce qu'hier encore on appelait, au Canada français, la "mère-patrie". Elle ne peut recevoir son humanité d'ailleurs—et la France, dans un certain sens, lui est un ailleurs. L'exil que subit la poésie canadienne-française est celui, sans forme ni visage, qui se loge au cœur, et nourrit la tentation de l'absence. Absence à la réalité extérieure, à la réalité sociale: à mesure qu'elle se dégage des clichés patriotiques et régionalistes, cette poésie se découvre sans voix devant les hommes, devant les paysages qui devraient être siens. Très rares, parmi nos poètes, sont ceux qui ont affronté les grands espaces américains; et ils n'en ont tiré qu'un avec de néant, ce "silence des neiges aux épousailles sèches de vide", qu'évoque la poésie d'Yves Préfontaine. Mais le plus souvent, les paysages, les choses, sont à peine évoqués. On se tient à l'écart, dans une intimité douloureuse, où l'extérieur n'est admis qu'après avoir perdu sa qualité d'*autre*. Ce qu'on a coutume d'appeler le réel devient ici un jeu d'images pures, sans autre appui, sans autre titre à l'existence, que leur résonance intérieure. A l'extrême, voyez *Le Tombeau des rois*, d'Anne Hébert: on y parle de fontaines, d'oiseaux, d'arbres, de maisons, de villes, mais les images évoquées par ces mots sont privées de coloration individuelle. Le particulier n'existe pas pour cette poésie. Elle ne *nomme*, elle ne possède que le plus général, ce qui commence tout

juste d'exister. Elle naît en même temps qu'un monde; ou plutôt, elle renaît, dans le sentiment que tout lui a été enlevé, interdit, et qu'il faut tout réapprendre à partir des éléments.

Tout réapprendre, et soi-même d'abord. Car si la possession des choses paraît menacée, le poète n'éprouve pas moins de difficulté à se posséder lui-même, à réaliser sa propre unité. La figure définitive de l'absence, nous la trouverons ici: dans une aliénation intérieure, dont la poésie canadienne française n'a jamais cessé de porter le témoignage. On pense au vers de Saint-Denys-Garneau:

*Je marche à côté d'une joie
D'une joie qui n'est pas à moi . . .*

C'est pour avoir fait éclater en pleine lumière, pour avoir vécu et exprimé, avec une sincérité bouleversante, cette aliénation, que Saint-Denys-Garneau a exercé une influence décisive sur la récente évolution de la poésie canadienne-française. Avant lui, beaucoup de choses avaient été dites, mais par échappées seulement, avec des réticences, des hésitations; et aussi, il faut l'avouer, dans des formes poétiques surannées, peu propres à libérer l'expression. Chez Saint-Denys-Garneau, libération de la forme et libération de la parole vont de pair. Désormais, il sera de plus en plus difficile d'éviter quelque dur affrontement. La poésie canadienne-française a trouvé son centre: avant toutes choses, elle confesse une division intérieure, un profond malaise à vivre. D'Anne Hébert à Alain Grandbois, de Jean-Guy Pilon à Roland Giguère, il n'est pas aujourd'hui, au Canada français, de poésie digne de mention, qui ne se mesure d'abord au péril de l'absence. C'est dans ce combat qu'elle affirme, de plus en plus largement, son humanité, et qu'elle rejoint les poésies contemporaines les plus significatives.

ON NE MANQUERA PAS, en effet, de remarquer que plusieurs des caractères attribués à la poésie canadienne-française pourraient, tout aussi bien, s'appliquer à plusieurs poètes français de l'après-guerre. Une différence subsiste, cependant, qui fait que les mêmes mots, en France et au Canada, ont mêmes sens . . . et ne l'ont pas. Le poète

français est *armé* comme le canadien ne l'est pas. Il *possède* un langage—quelque difficulté qu'il éprouve à le recréer ; une culture—quelques dures secousses qu'elle ait subies. Il habite une maison, même menacée de ruine, où il se reconnaît aussitôt, où les moindres objets lui offrent un sens immédiatement recevable. Le poète canadien-français commence plus bas, dans une pauvreté plus nue. Ses pessimismes—ou ce qu'on désigne souvent de ce nom—ne sont pas les pessimismes européens. Il en est encore à reconnaître sa demeure, à conquérir son droit à la vie, ses libertés avec lui-même et avec les choses. La poésie canadienne-française est une poésie des premières démarches.



LINO-CUT BY KEITH BRANSCOMBE